

Texte repris de l'article publié dans la revue Spiritus,  
n° 181, décembre 2005, 12 rue du P. Mazurié, 94669 Chevilly la Rue,  
01 46 86 70 30.... [spirifr@tiscali.fr](mailto:spirifr@tiscali.fr)  
avec l'aimable autorisation des éditeurs.

## **La violence de la faute**

Jean-François NOEL

### ***Se perdre dans ses pensées***

Chacun de nous, à un moment ou l'autre, a pu ressentir le besoin de laisser son esprit s'évader. Besoin presque incontrôlable de vagabondage ! En général d'ailleurs, l'entourage ne tarde pas à vous ramener à la réalité et vous interpelle vivement : « Mais à quoi penses-tu ? » Et la réponse fuse, immédiate, presque défensive : « Mais, à rien, justement, à rien du tout ! » Et ce « rien » occupe tout mon esprit. Plein ou vide, peu importe, j'ai fermé la porte et j'ai surtout envie de n'en rien dire. Et pourtant je me sentirai presque pris en en flagrant délit de je ne sais quelle faute, si ce n'est au fond d'avoir pris la liberté de désertier, de vous quitter. Je me suis retiré dans ma chambre secrète. Comment pourrait-on savoir si ce qu'on prend pour une absence n'est pas le commencement d'un recueillement ? Je veux parler de ce qui relèverait d'une sorte de premier instinct de la prière. Mais peut-être est-ce une lubie de croyant qui veut voir partout du spirituel ? Est-ce une erreur de considérer que la foi s'appuie sur quelques besoins psychiques élémentaires ? Mais parler d'instinct de prière, comme s'il s'agissait de boire ou manger, pourrait être une injure pour tous ceux qui récusent en l'homme toute dimension religieuse. Et pourtant je n'arrive pas à m'enlever de la tête que tout un répertoire de comportement religieux est déjà écrit à l'intérieur de moi, et qu'on choisit ensuite de l'activer ou non, d'y consentir ou non.

En tout cas, je défends ce moment dont je ne saurais rien dire, sauf qu'il m'est vital, comme s'il s'agissait de respirer, ou de quelque autres activités aussi fondamentales. Prendre le temps de se perdre dans ses pensées, comme si je me devais à moi-même cette errance. Un voyage au milieu des pensées conscientes et inconscientes, un voyage à l'intérieur de moi-même.... Agréable ou non, au fond, cela ne relève pas de ce registre. J'aurais plutôt envie de penser qu'il s'agit d'un moment réparateur. De quelle réparation veut-on parler, s'agit-il d'une faute commise ou subie, je ne sais pas encore ? Mais je suppose qu'il relève d'une nécessité interne, nécessité que je voudrais quelque peu sonder.

Combien de fois, au cours de séances, j'ai été le témoin de ces absences. Au début, je craignais que le patient ne veuille se soustraire à la parole et donc résister à l'analyse. Et puis, j'ai appris à tolérer ces voyages solitaires, ces rêveries éveillées, où, presque contrairement aux apparences, le patient se ressaisit, s'épaissit de lui-

même. Beau labeur silencieux qui visite sans aucune consigne arbitraire tous ces échos reçus des uns des autres dans les galeries encombrées du musée intérieur : des échos les plus récents jusqu'à ceux plus enfouis qui ont été réactivés. Ce n'est pas tant une reprise en main de son « moi-même », qu'un accueil comme si, rien ne pouvant être supprimé, il fallait faire preuve à l'égard soi-même d'une large bienveillance. Permettre que même ce qui n'a pas été choisi, voire ce qui a été traumatisant, puisse trouver sa place et s'intégrer à tout le reste. Retrouver le fil de sa propre histoire, surtout quand celui-ci s'est rompu. Cette reconstruction est le chemin qui mène, au-delà même de l'estime retrouvée de soi, à sa dignité intérieure. C'est lorsque ce chemin est trop encombré ou que le psychisme débordé par des échos trop violents que la souffrance, l'angoisse prennent place avec leur menace d'éclatement et leur goût amer de mort.

Tout le monde connaît ce jeu qui consiste à se demander ce qu'on emmènerait sur une île déserte. Ce vieux rêve de Robinson n'est qu'une manière parmi d'autres de se dire la nécessité de cette réparation interne. Et le choix de ce que nous emmènerions sur cette fichue île déserte, ce dont nous ne pourrions nous séparer sont les « outils » que nous emploierions à cet usage, tel livre, tel objet, telle musique dont nous avons justement l'expérience qu'ils ont le pouvoir de réparer et consolider quelque chose en nous. C'est parce que nous en connaissons déjà l'écho et que nous savons par expérience l'effet bénéfique que nous pourrions en tirer. Nous serions certainement bien incapables d'expliquer pourquoi cet adagio ou le bleu profond de cette aquarelle a un tel pouvoir sur nous. J'aime penser que ces liens que nous construisons entre nos instances internes est un mot d'ordre pour sauvegarder notre propre humanité. Autrement dit, être humain, et le rester, consiste à travailler incessamment à cette libre circulation entre les différentes instances. Je veux désigner ces compromis sans cesse à négocier entre les poussées des pulsions et les exigences de la loi... sinon c'est le désordre, la menace d'implosion. Ne retrouvons-nous pas ici cette vieille notion d'âme dans son étymologie : unité et mouvement. Aider un homme, ne serait-ce pas alors l'aider à réactiver cet espace interne qui garantit qu'il est cet homme-là et qu'il l'est toujours, et pourra le rester, s'il prend le temps de s'y perdre un peu....

### ***Détourner les yeux***

*« Mais Jésus se baissant se mit à écrire avec son doigt sur le sol » (Jn 8,6)*

Je voudrais reprendre ce passage bien connu de l'évangile de la femme adultère. Jésus introduit à cet instant un délai, une instance. Il voudrait pouvoir écarter tous les bruits qui grondent dans le cœur de ceux qui ont pris cette femme en flagrant délit d'adultère. La faute est là, elle leur brûle les yeux, et elle devrait brûler les yeux du divin. S'il est ce Dieu puissant et pourchassant inlassablement le péché, ne voit-il qu'il peut le saisir là dans tout son horreur et l'exterminer plus radicalement. Mais Jésus s'écarte de tous ces bruits, de ces contentements, ces belles justifications où

personne ne reconnaît plus personne. Les regards sont pris dans le filet du flagrant délit. Rien à ajouter, tout est dit, déjà jugé. Il n'y a plus qu'à appliquer la loi, et ce sera justice. Personne n'aura rien à redire, et on pourra repartir sans honte vers sa petite vie. Sauf peut-être ce léger goût de cendre qui reste toujours quand la violence, qui ne dit pas son nom, est passée silencieuse et a laissé sa marque indélébile. Jésus en se baissant, détourne d'abord son propre regard. Comme s'il voulait les inviter, tous, à baisser aussi les yeux !

Dans ces grands moments où l'aveu a mis à nu le fautif, on a deviné qu'il ne fallait surtout pas le regarder. C'est là qu'intervient la pudeur. Que le fautif essaye, au moins un court moment, de se retrouver avec soi-même, seul à seul, car cette solitude retrouvée est la condition d'un retour à l'autre. Et pour cela, il faut maintenir en face du fautif, une simple présence, comme un fil ténu, comme une humble proposition, mais surtout pas un regard. Tenter d'effacer ce qui, en cette présence, pourrait induire un jugement. Car il ne suffit pas de se taire, car un silence peut-être la pire des condamnations.

Mais sans les yeux, la présence reste une offrande possible. Elle inaugure qu'il peut y avoir une vie « après » la faute. Jésus ouvre un instant vide, un instant dont chacun – et pas seulement la femme – pourrait profiter pour un court voyage intérieur.

« Comme ils persistaient à l'interroger,... » Jn 8, 7a

Incapable de soutenir cette légère morsure du remords, ils se refusent à rester en silence. Trop lourde, trop épaisse, la terre de leur cœur, est impossible à aérer de quelque pensée plus sincère. Ils restent à la porte d'eux-mêmes, au lieu des jugements, des opinions fades, au niveau des images faciles à élaborer : « Elle est péché, nous sommes les justes » L'évidence du péché a bouché leurs oreilles sur la souffrance de cette femme. C'est pourquoi Jésus se décide à leur parler, pour les défaire de leurs certitudes aveugles.

« Il se redressa et leur dit : ... » Jn 8, 7b

Il leur présente un visage, un visage qui ne fait pas nombre avec les leurs qui se ressemblent tellement. Il tranche, dénote, fait une dernière tentative, se substituant à leur conscience embrumée. La fonction de la pudeur est, justement, de tenir compte de l'état dans lequel se trouve celui qui est fautif. C'est que fait Jésus, car il sait qu'il va falloir qu'ils passent par la découverte de leur culpabilité. Ce noyau dur et noir, nul ne peut l'aborder sans souffrance, seul on s'y brûlerait. C'est à ce moment-là précis qu'il « faut » de l'autre. Mais s'en remettre à l'autre, c'est aussi prendre le risque d'un jugement sans appel, qui peut nous confondre avec la faute qu'elle deviendra notre identité définitive. La seule façon d'apaiser cette brûlure serait de se risquer à l'autre en espérant qu'il n'en profitera pas pour nous enfoncer et nous achever.

Mais « ils » ne peuvent faire ce saut. Il y a trop longtemps qu'ils ont cessé d'espérer dans l'autre. Ils savent trop ce qu'ils valent eux-mêmes. Cette impossibilité se heurte à l'épaisseur de leur propre culpabilité. Alors que peut-on attendre de ce Nazaréen ? C'est à ce moment qu'ils loupent le rendez-vous avec le salut. Trois fois

rien, un simple soubresaut du cœur, au niveau de la moelle et des articulations, aurait suffi à ce que l'un d'entre eux hésite et se retourne, pour voir Jésus qui a détourné son regard, pour ne pas les juger, eux non plus. J'imagine une autre fin. Il y a un qui revient. Au moins un, qui, pris de remords, s'en vient confesser la dureté de son cœur. C'est le secret de la joie du ciel.<sup>1</sup>

Le fautif n'a qu'un espoir, cet espoir fou que l'autre s'essaye à la pudeur. Qu'il soit en mesure de le protéger contre l'effet destructeur de la faute. La pudeur instaure une distance. Je te vois autre que la faute. Je vois encore en toi de « l'autre » que la faute. Mais il faut passer par l'aveu, moment de chute, mais moment des bras ouverts, moment de l'accueil de sa propre vulnérabilité.

« "Qui d'entre vous est sans péché lui jette la première pierre !" Et se baissant de nouveau, il écrivait sur le sol. » Jn 8,7-8.

Il est toujours plus facile de confesser la faute majeure, qui l'emporte toujours par sa couleur vive sur celles qui se sont confondues avec la grisaille du quotidien. C'est oublier que ces longues additions de médiocrité, de mesquinerie finissent par peser lourd dans la conscience. Ainsi le péché d'adultère brille si fort qu'il rejette dans l'oubli toutes les autres fautes. Mais comment dresser la liste et par où commencer ? Rien ne saute aux yeux dans cette relecture imposée, et pourtant, découvrant le vide que ces fautes mineures ont creusé dans la vie, la conscience s'alourdit et se refuse à aller plus loin. Il baisse de nouveau les yeux, par pudeur comme il l'a fait pour la femme, leur offrant le plus précieux de sa miséricorde, la délicatesse de sa présence qui peut détacher la faute du fautif. La violence commence avec cette confusion.

« Mais, eux en entendant cela, ils se retirèrent un à un, à commencer par les plus vieux. Et il fut laissé seul avec la femme toujours là au milieu » Jn 8,9

Puis vient la rencontre. Elle redevient possible, après ce voyage à l'intérieur.

« Jésus lui dit : "Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a condamnée ?" Elle dit : "Personne, Seigneur." Alors Jésus dit : "Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, désormais ne pêche plus » Jn 8,10-11.

La faute n'est pas niée. Elle est reconnue pour ce qu'elle est. Et la contagion est évitée. La violence aurait pu naître par résonance. La faute dénoncée chez l'autre réveille les vieilles culpabilités endormies, de celles qui ont été accumulées, et qui par addition finissent par faire contrepoids. C'est ainsi que l'on peut expliquer l'effet contagieux du mal. Une première faute appelle à elle d'autres fautes. C'est cet *enchaînement* des fautes, au sens propre du terme, d'ailleurs, qui est un commencement d'explication de la naissance de la violence. Jésus ne l'a pas condamné, mais il s'est permis d'ouvrir un autre chemin. Elle peut désormais passer par la faute sans s'abîmer davantage. Il faut traverser la faute, et par le reproche de cette faute, reproche consenti, le vrai reproche désarmé, celui qui arrête le mal sans l'aggraver.

## ***Le devoir de reproche***

« *Si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi...* »<sup>ii</sup>

Chacun de nous doit normalement se sentir coupable des fautes qu'il commet ou qu'il a commises. Je dis bien « normalement », car ce que nous imposons aux autres, ne nous pas apparaît pas toujours comme tel. Si la plainte de ce que nous leur faisons souffrir, parvenait à nos oreilles, nous invoquerions, sans sourciller, notre pleine innocence. Malgré cette dénégation fréquente, il arrive que le sentiment de culpabilité surgisse en nous sans qu'une cause évidente s'y rattache. Ainsi, ce sentiment, dont la racine plonge dans l'inconscient, semble « balayer » plus large et même parfois à l'aveuglette ! Ainsi. Faute de mieux, d'ailleurs, ce sentiment essaiera, histoire d'alléger un peu l'impression de « nauséux » qu'il provoque, de trouver une explication facile, une explication à portée de main. Mais il nous faut bien nous l'avouer, souvent nous ignorons pourquoi nous nous sentons coupables, et surtout de quoi ? Si nous poussions un peu l'analyse, nous découvririons que ce sentiment a grandi dans un contexte de fautes, et d'ailleurs pas seulement de « nos » fautes !

Contrairement à toute logique, la morsure de la culpabilité peut également se faire sentir pour des fautes ou des offenses que nous avons subies. Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas su en faire le reproche. Une faute cherchera toujours quelqu'un pour en porter la culpabilité, et si l'offenseur s'y refuse, ce sera l'offensé qui fera le relais, en attendant qu'elle soit reconnue par son auteur ! Les fautes qui n'ont pas été reprochées sont « portées » par les victimes. Et tout ça parce que nous sommes solidaires les uns des autres.<sup>iii</sup>

En parlant de solidarité, je ne veux pas seulement désigner ce sentiment qui devrait « jouer » entre les hommes de bonne volonté. Il s'agit d'une réalité plus archaïque, qui nous attache les uns aux autres, parce que nous sommes de la même chair et vivons sous le même ciel. Cette solidarité-là joue dans les deux sens. Elle n'est pas que le fruit d'une générosité qui essaierait de reconnaître dans l'autre le frère qu'il doit être. L'autre, quel qu'il soit, quoi qu'il fasse, fait miroir. Il me renvoie à moi-même un bout d'image de mon humanité, quel que soit mon sentiment à son égard. Cela peut m'ouvrir à un acte de charité, mais il peut également déboucher sur une répugnance, un mépris. C'est pourquoi il faut parler ici d'attachement, et d'attachement atavique.

Cette réalité de base est d'abord ambivalente. Lorsque le miroir renvoie une image trop proche, soulignant sans pitié, les défauts refusés, ce peut être la haine. Comme cela arrive parfois en famille ou dans les fratries, la haine compacte et vivace s'alimente à l'infini de cette trop grande proximité irritante. « Je ferais tout pour ne pas être comme lui, comme elle... ! » S'il a été utile de se dire une telle chose, c'est qu'il y avait justement un risque ! Sinon on ne s'en défendrait pas ! Et de peur de se voir répéter les gestes et attitudes dont on a tellement souffert enfant, nous cherchons une sorte d'exorcisme qui devrait nous laver définitivement d'une telle ressemblance.

A l'opposé, si le miroir renvoie une image trop éloignée, j'entends toujours l'écho de ma propre chair, mais je ne peux me reconnaître dans cet homme aux traits si différents et à la peau d'une autre couleur. Cette image rejetée devient la racine du racisme, dont le principe sous-jacent serait de rayer du nombre des hommes cet autre homme « trop étranger ». Étrange, étranger et ainsi se décline la grande conjugaison de nos guerres.

Cette solidarité, plus forte que notre conscience nous « oblige » ainsi à une confrontation. Est-il oui ou non un frère possible de ma chair ? Plus profondément encore, ce qu'il est, ce qu'il peut faire ou penser m'atteindra de toutes manières que je le veuille ou non ! A moins de l'éviter définitivement, de l'annuler comme homme, le mouvement même de sa vie touchera la mienne. Et je ne peux pas savoir à l'avance où je serai touché, à quel endroit. L'autre est toujours le risque d'une souffrance ou d'un amour ou des deux. On pourrait s'étonner que l'homme ne trouve pas de meilleure protection. La solidarité joue dans sa face négative comme dans sa face positive ; nous sommes liés les uns aux autres. Le fait que nous ayons même nature nous « oblige » à considérer ensemble notre destinée. Résister à cette idée consisterait à s'exclure de l'humanité. Cette éventualité trop effrayante nous fait préférer ressentir la solidarité même si elle induit une culpabilité, plutôt de subir ce bannissement qui est celui du néant. Mieux vaut quelque chose plutôt que rien !

Une faute commise entre deux hommes s'accompagne – on pourrait presque dire, toujours – d'une charge de culpabilité. Les culpabilités s'additionnent et ne se soustraient jamais. Si le fautif ne porte pas la culpabilité de sa faute, c'est la victime qui la portera à sa place. La faute introduit un poison. Quelque chose s'est introduit et fausse en sourdine la relation. Il est illusoire de croire que seul l'un d'entre eux l'est : l'offensé et l'offenseur sont empoisonnés tous les deux. Et l'offensé peut l'être doublement. D'une part, par la blessure due à l'offense, mais également, par le fait que ce mal n'a pas été reconnu par celui qui l'a causé ! Le besoin que la faute soit reconnue et expiée devient presque quasi-impératif. Tout en sachant que rien ne pourra être réparé, nous attendons dans la reconnaissance de la faute d'être au moins soulagé de la culpabilité que nous portons à la place du fautif.

La première conséquence est de taille : elle ajoute à la liste de tous nos devoirs un nouveau devoir, celui de reprocher, mais le vrai reproche suppose un savoir-faire. Tout naturellement, le reproche instinctif, le reproche immédiat reste à la hauteur de l'offense qui a été faite et continue la violence. Et le mal continue son œuvre de destruction d'abord dans l'offensé puis à nouveau dans l'offenseur, qui se retrouve « obligé » de renchérir. L'adage biblique qui compte un œil pour un œil, est déjà une mesure qui prévient la contagion et la surenchère. Pour éviter de rentrer dans ces processus de vengeance qui n'a aucune limite, le reproche doit se défaire de l'agressivité. Il doit accepter de renoncer à trouver une satisfaction. Un tel reproche évidé de violence permet à l'offenseur de se repositionner. Contrairement aux apparences, celui qui est le mieux placé pour désamorcer la violence montante est l'offensé, parce qu'il est, et c'est bien paradoxal, le moins aveuglé des deux. Encore une fois, c'est le faible, le blessé qui a les cartes en main, les cartes de la paix : « Si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi... »<sup>iv</sup>

L'évangile nous renvoie sans hésiter à nos affaires humaines. « Si là tu te souviens... » Non pas que Dieu se veuille indifférent à nos querelles. Il rappelle simplement que nous pouvons trouver en nous de quoi régler nos différends. Point n'est besoin de « recourir aux instances supérieures » pour défaire nos débuts de litige, l'intelligence et le savoir-faire qui doit aller avec devraient suffire pour dénouer nos différends.

### ***Passer par la culpabilité : une victoire sur la violence***

Si nous résistons tant à rentrer en nous-mêmes, c'est que nous craignons inconsciemment d'y rencontrer nos anciennes culpabilités. Celles de nos propres fautes ou de celles de nos frères. Et pourtant, c'est en cet endroit que l'homme a les moyens de dissoudre la violence potentielle qu'il porte.

On accuse souvent le discours de l'Eglise d'exagérer cette culpabilité. Je me rappelle cette patiente qui me disait « Je me demande parfois pourquoi je continue d'aller à la messe. Tout ce discours sur le péché, je ressors toujours plus culpabilisée ! » Plus son travail thérapeutique avançait, moins elle supportait le discours accusateur de l'Eglise sur la nécessité de la conversion, la confession des péchés. Elle me confia plusieurs fois la tentation de tout abandonner. Elle croyait que l'analyse l'aiderait à lever le poids de culpabilité qui pesait sur elle. On lui avait dit qu'une bonne psychanalyse la déculpabiliserait. Non seulement, aucun allègement ne se faisait sentir, mais conjuguée à sa pratique de croyante, la culpabilité ramassait tout sur son passage. Elle se sentait non seulement coupable des échecs de sa vie, mais s'ajoutaient maintenant les malheurs des autres. Je ne pouvais pas lui dire que, contrairement aux apparences, le fait qu'elle puisse donner des images et des motifs à sa culpabilité dessinait une voie de guérison. D'ailleurs, les symptômes dépressifs qui l'avaient incitée à entreprendre une démarche thérapeutique avaient disparu, laissant la place à une agressivité enfouie en elle. Les accusations qu'elle formulait aujourd'hui, d'abord contre son thérapeute, puis contre d'autres acteurs de sa vie, lui permettaient de sortir sa culpabilité hors de son territoire inconscient. Elle me donnait l'impression de convoquer à un procès interne tous les intervenants nécessaires. Tour à tour procureur et avocat, elle reprenait instant après instant les raisons pour lesquels elle s'était crue coupable. Son analyse prenait tantôt des allures de réquisitoires tantôt celles d'une plaidoirie. Elle ne pouvait se rendre compte qu'elle était devenue bien plus vivante, bien que plus vulnérable. Elle était à un passage délicat de son travail dont elle ne pouvait se rendre compte, tout occupée qu'elle était à nourrir ses dossiers. Le plus difficile était fait, elle avait réussi à sortir sa culpabilité de sa gangue inconsciente pour la sortir en plein jour. Ce qui peut paraître le plus étonnant était que sa vie de croyante l'avait fortement aidée à mettre des images sur cette culpabilité jusque là anonyme et sournoise. Il est vrai que la vie de foi « excite » la culpabilité, mais c'est pour l'ouvrir à une expérience d'une présence. Un « devant toi » qui doit être un des secrets de

Dieu, savoir se tenir en face de l'homme sans le blesser davantage, encore faut-il qu'il accepte son retour à l'intérieur de lui-même.

## **résumé**

### **La violence de la faute**

Qui n'a jamais éprouvé cette envie de se perdre dans ses pensées, d'y vagabonder libre et délié ? Ce qui semble être d'abord une absence relève peut-être paradoxalement d'une nécessité de présence à soi-même ! Le psychanalyste saura parfois y reconnaître un processus psychique d'une réparation, réflexe à moitié inconscient, qui pousse le sujet à colmater les brèches qui pouvaient menacer son unité. Et d'ailleurs, si la menace vient d'une faute, le sujet ne saura pas immédiatement discerner s'il s'agit d'une faute commise ou subie. Mais ce qui reste certain, est, que dans ce cas, le sujet cherche à identifier la culpabilité qui cache souvent ses racines dans l'inconscient. Ne pourrait voir dans cette observation une tentative d'un premier traitement d'une violence ressentie ? Mais le processus, aussi désiré soit-il, peut être empêché sous l'assaut de la violence. Et alors, ne serait-ce pas le rôle de l'autre, le fameux *Nebenmensch* de Freud, de celui qui devient alors le « prochain », celui qui devient l'occasion d'un droit à une réparation interne.

En reprenant le récit du flagrant délit de la femme adultère dans l'évangile de Jean (chapitre 8), je propose de retrouver dans la manière de faire du Christ, le même processus de réparation proposée à la femme pécheresse. Ce qui donnerait un sens au fait qu'il se soit baissé pour écrire avec son doigt sur le sol, et donc détourné son visage... et d'ailleurs, il le fera une deuxième fois, non plus seulement pour la femme, mais également pour les autres, les accusateurs,... Et son attitude semble alors être la seule réponse possible pour éviter, justement, la contagion de la violence. Violence qui avait commencé dans l'adultère, qui avait trouvé un premier développement dans le flagrant délit, puis ensuite dans l'accusation, s'en suivrait la lapidation, etc. et l'escalade n'a plus de raison de s'arrêter.

Or cette violence a donc trouvé de quoi s'alimenter autant dans la faute reconnue, que dans la faute subie, ce qui expliquerait pourquoi s'ajouterait à la liste de nos devoirs d'homme, un autre devoir, le devoir de reproche. Et ce dernier jouerait un rôle déterminant dans l'arrêt de la violence. Or le fautif est peut-être le plus mal placé ? Ce qui reviendrait alors à dire que cette tâche incombe à l'offensé, ce qui éclaire autrement l'injonction évangélique de tendre l'autre joue !

**Jean-François NOEL**, prêtre, prier de la Fraternité des Moines Apostoliques à la paroisse Saint-Jean-de-Malte au diocèse d'Aix-en-Provence. Il exerce depuis plusieurs années le métier de psychanalyste. Fondateur de l'Association Chrétienne et Psychanalyse (A.C.P.), et se démarquant très clairement des accompagnements psycho-spirituels, il se propose d'explorer l'articulation du psychique et du religieux. Il a publié *le Point aveugle* ou *l'intention imprévue de la psychanalyse* (Paris, Ed. Du Cerf, 2000), et *le Bigot et le pèlerin* (Paris, Ed. Du Cerf, 2002), et a participé à *la Bible sans avoir peur*, (Paris, Ed. Lethielleux, 2005). Il collabore également au journal *la Croix* et au mensuel *Panorama*.

## La violencia de la culpa (resumen)

¿ Quién jamás experimentó esta ganas de perderse en sus pensamientos, de vagabundear allí libre y desligado ? ¡ Lo que parece ser primero una ausencia depende posiblemente paradójicamente de una necesidad de presencia a si mismo ! El psicoanalista sabrá reconocer a veces a eso un proceso psíquico de una reparación, un reflejo medio inconsciente, que empuja el sujeto a taponar las brechas que podían amenazar su unidad. Y por otra parte, si la amenaza viene de una culpa, el sujeto no sabrá inmediatamente discernir si se trata de una culpa cometida o sufrida. Pero lo que queda cierto, es que en este caso, el sujeto intentara identificar la culpabilidad que a menudo esconde sus raíces en el inconsciente ¿ No podría ver en esta observación una tentativa del primer tratamiento de una violencia sentida ? Pero el proceso, por muy deseado que sea, puede ser impedido bajo el asalto de la violencia. Y entonces, no sería el papel del otro, el famoso *Nebenmensch* de Freud, del que se hace entonces el "prójimo", el que se hace la ocasión de un derecho a una reparación interna.

Volviendo a la narración del delito flagrante de la mujer adúltera en el evangelio de Juan (capítulo 8), propongo encontrar en la manera de hacer el Cristo, el mismo proceso de reparación propuesta a la mujer pecadora. Lo que daría un sentido al hecho de que se haya bajado para escribir con su dedo sobre el suelo, y pues vuelto su rostro... Y por otra parte, lo hara una secunda vez, no sólo para la mujer, sino también para los demás, los acusadores, ... Y su actitud parece entonces ser la sola respuesta posible para evitar, justamente, el contagio de la violencia. Violencia que había comenzado en el adulterio, que había encontrado el primer desarrollo en el delito flagrante, y luego en la acusación, se seguiría la lapidación, etc. y la escalada no tiene más razón de pararse.

Pues, esta violencia encontró con qué alimentarse tanto en la culpa reconocida, que en la culpa sufrida, lo que explicaría por qué se añadiría a la lista de nuestros deberes de hombre, otro deber, el deber de reproche. Y este último desempeñaría un papel determinante en la interrupción de la violencia. ¿ Pues el culpable quizás es el más malo colocado ? ¡ Volvería entonces a decir que esta tarea incumbe al ofendido, lo que aclara de otro modo la exhortación evangélica de tender la otra mejilla !

Jean-François Noel, sacerdote, prior de la Fraternidad de los Monjes Apostólicos en la parroquia Saint-Jean-de-Malte en la diócesis de Aix-en-Provence. Ejerce desde hace varios años el oficio de psicoanalista. Fundador de la Association Chrétienne et Psychanalyse (Asociación Christiana y Psicanálisis) (A.C.P.), y desmarcandose muy claramente de los acompañamientos psíco-espirituales, se propone explorar la articulación del psíquico y del hecho religioso. Publicó ***Le Point aveugle ou l'intention imprévue de la psychanalyse*** (Paris, Éd. Du Cerf, 2000), y ***Le Bigot et le pèlerin*** (Paris, Éd. Du Cerf, 2002), y participó en ***La Bible sans avoir peur*** (Paris, éd. Lethielleux, 2005). También colabora en el periódico *La Croix* y al mensual *Panorama*.

## La violenza della colpa - *Riassunto*

Qui non ha mai sentito il desiderio di perdersi nei propri pensieri e di vagabondarvi libero e svincolato ?

Cio che puo sembrare un'assenza, rileva forse e paradossalmente di un bisogno di presenza di se stessi!

La psicanalisi vi riconosce a volte un processo fisico di riparazione, riflesso quasi incosciente che porta il soggetto a arginare le breccie che possono minacciare la sua unita.

Per di più, se la minaccia viene da una colpa, il soggetto non saprà subito identificare se si tratta di una colpa commessa o subita.

Cio che é sicuro é che in questi casi il soggetto cerca d'identificare la colpeabilita che nasconde le sue radici nell'incosciente.

Si potrebbe scorgere in questa osservazione un tentativo di un primo trattamento della violeza provata ? Ma il processo, ben che desiderato, puo essere impedito dall'aumentare della violenza.

Allora sara il ruolo dell' « altro », il famoso *Nebenmensch* di S. Freud, di colui che diventa allora il « prossimo », colui che diventa l'occasione di un diritto a una riparazione interna.

Riprendendo il racconto della scoperta della moglie adultera nel vangelo secondo Giovanni (capitolo 8) propongo di ritrovare nel modo di agire di Cristo lo stesso processo di riparazione proposto alla donna peccatrice. Cio darebbe una spiegazione al fatto che Cristo si sia abbassato per scrivere con il dito sul suolo e che abbia dunque distolto il suo viso...tra l'altro lo fara una seconda volta non solamente per la donna ma anche per gli altri, gli accusatori,...La sua attitudine sembra essere la sola risposta possibile per evitare giustamente la contagione della violenza.

Violenza che era cominciata con l'adulterio, che aveva trovato un primo sviluppo con la scoperta de delitto, con l'accusa in seguito, la lapidazione, ecc. generando un spirale senza fine.

Questa violenza à trovato alimento sia nella colpa riconosciuta che nella colpa subita, e cio spiegherebbe perché si aggiunge alla lista de nostri doveri di uomini un altro dovere, il dovere del rimprovero. E quest'ultimo giocherbbe un ruolo determinante per fermare la violenza. Ma il colpeabile é probabilmente il meno adatto a questo ruolo? Vuol dire che questo ruolo incombe alla vittima, cosa che chiarisce in modo nuovo il « porgere l'altra guancia » evangelico.

Jean-François NOEL, é prete e priore della Fraternità des Monaci Apostolici della Parrocchia di Saint Jean de Malte, nella diocesi di Aix en Provence (France).

E psicanalista da vari anni, e fondatore dell'Association Chrétienne et Psycanalyse (ACP). Differenziandosi chiaramente degli accopagnamenti psico-spirituali, propone di esplorare l'articolazione della psiche con il fatto religioso.

Ha pubblicato *le Point aveugle ou l'intention imprévue de la psychanalyse* (Paris, Ed. Du Cerf, 2000), e *le Bigot et le pèlerin* (Paris, Ed. Du Cerf, 2002), e ha partecipato *la Bible sans avoir peur*, (Paris, Ed. Lethielleux, 2005). Collabora regolarmente con il quotidiano *la Croix* e con la rivista mensile *Panorama*.

## The violence of the fault – a summary

Who has never felt like wandering and getting lost in one's thoughts, giving free play to true fancy? What can be regarded then, as absence of mind may paradoxically prove to be an urgent necessity to be present to oneself! The psychoanalyst will often recognise there the psychological process of reparation which more or less consciously urges the subject to fill the breaches threatening his own unity. On the other hand, if the threat rises from a fault, the subject will not be able to discern immediately whether it is committed or suffered. But what is not to be denied is that in such case the subject will try to identify the culpability which often hides its roots in the unconscious. And there could be found the first treatment of the offence one has suffered. But the process however eagerly wished for can be hindered by an assault of violence. And then the fellow man, Freud's "Nebenmensch", would play the part of the good neighbour and become the occasion of a right to inward reparation.

Reading again the narrative of the woman who had been caught in the very act of committing adultery, I would like to find again the way Christ offers a possibility of making amends for an offence. Which would explain and give sense to his bending down and writing on the ground with his finger. Moreover, He will do it a second time for those who accuse her. His attitude seems to be the only response to prevent violence from spreading. This very violence which had risen in the adultery, had developed in the act of committing it, then in the accusation which would inevitably be followed by stoning... and there was no reason to put an end to it.

Well then such violence had been fostered by the acknowledged offence as well as by the offence which had been suffered and there one might add a new item in the long list of our duties : a duty of reproach : it might act quite relevantly in the process of putting an end to violence; the culprit might not be the right person to do it, it would rather be the offended person's task and this sheds a new light on the evangelic commandment " *If anyone hits you on the right cheek, offer him the other as well.*"

Jean – François Noël is a priest, the prior of the Fraternity of the Apostolic Monks in St. John of Malta Parish in the diocese of Aix – en - Provence. He has been a professional psychoanalyst for several years and founded the Christian Association of Psychoanalysis. He is definitely reluctant to any psycho-spiritual guidance but he intends to study the link between the psychic and the religious. He published **le Point aveugle ou l'intention imprévue de la psychanalyse** ( Paris, Ed. Du Cerf, 2000), et **le Bigot et le Pèlerin** ( Paris, Ed. Du Cerf, 2002), he took part in **la Bible sans avoir peur** , (Paris, Ed. Lethielleux, 2005). He also writes in the daily paper **La Croix** and in the monthly magazine **Panorama** .

---

i « Il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repend que pour quatre dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de repentir » Luc 15,7

ii Mt 5, 23b.

iii Lévi 19,17 : « Tu n'auras pas dans ton cœur de haine pour ton frère. Tu dois réprimander ton compatriote et ainsi tu n'auras pas la charge d'un péché. »

iv Mt 5, 23b.